

4. Il a été mis à mort pour nos péchés

Une méditation sur la Passion du Christ

Le quatrième chapitre de la lettre aux Romains illustre ce que saint Paul considère comme le cas le plus exemplaire - avant la venue du Christ - de justification par la foi, c'est-à-dire le cas d'Abraham. Il se termine par une solennelle profession de foi en Jésus Seigneur, qui « *a été livré pour nos fautes, et ressuscité pour notre justification* » (Rm 4,25). Nous avons là une formulation des plus « classiques » qu'il nous soit donnée de lire dans tout le Nouveau Testament concernant le kérygme. Nous retrouvons ce noyau original de la foi, avec de légères variantes, en différents endroits de la lettre, telles des émergences à fleur de terre, çà et là, d'un rocher sous-jacent : au sixième chapitre, où il est question du baptême (Rm 6,3 s.), au huitième chapitre, où il est dit : « *Le Christ est mort, bien plus il est ressuscité, lui qui est à la droite de Dieu* » (Rm 8,34) et vers la fin où il est dit que « *le Christ est mort et revenu à la vie pour être le Seigneur des morts et des vivants* » (Rm 14,9). C'est là la donnée primordiale de la Tradition que l'Apôtre dit avoir reçue lui-même (cf. 1 Co 15,3) et qui nous ramène donc aux toutes premières années de la vie de l'Église.

C'est là, précisément, cet « Évangile » auquel l'Apôtre faisait allusion lorsqu'en annonçant le thème de toute la lettre il disait : « *Je ne rougis pas de l'Évangile : il est une force de Dieu pour le salut de tout croyant* » (Rm 1,16). Pour Paul en effet, l'Évangile est essentiellement l'annonce salvifique dont le centre est la croix et la résurrection du Christ. Il y a une correspondance quasiment parfaite entre le début de la lettre aux Romains et celui de la lettre aux Corinthiens : « *Le langage de la croix est en effet folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu* » (1 Co 1,18). Au mot « évangile » correspond ici « le langage de la croix » ; à « honte », « folie » ; à « croyants », « sauvés », et à « puissance de Dieu », la même expression « puissance de Dieu ».

Nous sommes donc arrivés à un point névralgique de notre itinéraire de réévangélisation. Jusqu'ici l'Apôtre nous a montré comment, de la situation de péché et de privation de la gloire de Dieu où nous nous trouvons, nous pouvons entrer en possession du salut, c'est-à-dire gratuitement, par la foi. Mais il ne nous a pas encore parlé explicitement du salut en lui-même, et de l'événement qui l'a rendu possible. La justification, comme nous le savons maintenant, vient de la foi, mais la foi, d'où vient-elle ? Où puiser la force pour accomplir ce « coup d'audace » et y a-t-il encore un espoir de le faire pour celui qui s'aperçoit qu'il ne l'a pas encore fait ? Les chapitres suivants de la lettre aux Romains nous aideront à répondre à ces questions. « ILS ONT POUR BUT DE DÉVELOPPER CETTE ANNONCE DE LA JUSTIFICATION PAR LA FOI QUE L'ŒUVRE SALVIFIQUE DE JÉSUS-CHRIST NOUS PROCURE..., EN EXPLIQUANT L'ÉVÉNEMENT DE LA JUSTIFICATION PAR LA FOI EN RÉFÉRENCE AUX DONS QU'IL COMPORTE » (H. Schlier, op.cit.). (Les dons qu'il comporte, nous le verrons, sont essentiellement deux : l'un, négatif, qui est la libération du péché, l'autre positif qui est le don de l'Esprit Saint.)

Nous devons maintenant suivre l'Apôtre dans cette étape décisive du chemin. Si nous voulons vraiment nous évangéliser, ou réévangéliser, voici que le moment est venu de le faire, en accueillant en nous, en toute sa puissance et sa nouveauté, le noyau central de l'Évangile qui est la mort et la résurrection du Christ. Ce noyau, nous le savons, n'est pas une synthèse de tout l'Évangile, obtenue par un résumé et une concentration progressive, mais c'est la semence initiale d'où tout le reste a pris corps. Au commencement il y avait le kérygme, tel que nous le lisons en ces brèves formules qui sont restées englobées ; çà et là, dans les écrits apostoliques. Il n'y avait pas encore les Évangiles tels que nous les connaissons aujourd'hui. Ceux-ci ont été rédigés par la suite, précisément

pour « soutenir » cette annonce essentielle et en montrer l'arrière-plan historique, constitué par les paroles et l'activité terrestre de Jésus.

Dans cet esprit, nous nous apprêtons à méditer d'abord la mort du Christ, puis sa résurrection. Comme les néophytes, la semaine après Pâques, revenaient tout en fête aux pieds de l'évêque, vêtus de blanc, pour entendre sa catéchèse mystagogique, c'est-à-dire l'explication des grands mystères de la foi, ainsi nous revenons aux pieds de notre mère la sainte Église - non plus une semaine, mais peut-être des années après notre baptême - pour être nous aussi initiés aux grands mystères. Ce fut justement en parlant à des néophytes, dans une circonstance comme celle-ci, que l'auteur de la première lettre de Pierre prononça ces paroles qui s'appliquent également à nous maintenant: « *Comme des enfants nouveau-nés, désirez le lait spirituel non frelaté, afin que, par lui, vous croissiez pour le salut* » (1 P 2,2).

1. La passion de l'âme du Christ

Il est écrit que « *nul ne connaît les secrets de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu* » (cf. 1 Co 2,11). Or, la Passion du Christ est un secret de Dieu et l'un des plus vertigineux. Seul l'Esprit, qui « était en lui », connaît ce secret et nul autre, ni sur la terre, ni dans les cieux, car la souffrance est telle que ne la connaît vraiment et ne peut en parler que celui qui l'a éprouvée. À tout autre qui prétendrait en parler on pourrait objecter: « Est-ce toi qui as souffert? » Lorsque la souffrance passe du fait concret au concept, ou à la parole, déjà elle n'est plus souffrance. Aussi, nous nous confions à l'Esprit Saint et c'est à lui que nous demandons humblement de nous faire goûter au moins quelque chose de la Passion du Christ, quelques gouttes de son calice.

L'annonce de la mort du Christ, donnée en une brève formule à la fin du quatrième chapitre, est reprise et développée aussitôt après, au cinquième chapitre, par ces paroles: « *C'est en effet alors que nous étions sans force, c'est alors, au temps*

fixé, que le Christ est mort pour des impies - à peine en effet voudrait-on mourir pour un homme juste; pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir - mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (Rm 5,6-8). De quelle manière l'Apôtre parle-t-il de la Passion en ce texte et, en général, dans la lettre aux Romains? À première vue on dirait qu'il en parle de manière purement objective, presque de l'extérieur, comme d'une donnée évidente et qui se résume en quelques paroles devenues quasiment conventionnelles, telles que « croix », « mort », « sang ». Nous sommes dit-il - justifiés « *par son sang* », réconciliés « *par la mort de son Fils* » (Rm 5,9 s.), en paix « *par le sang de sa croix* » (Col 1,20). Le Christ est « *mort pour des impies* », « *pour nous* », dit laconiquement l'Apôtre (Rm 5,6.8), sans s'attarder en explications sur le comment et les circonstances de cette mort ni sur ce qu'elle coûta à son humanité. Mais cette manière détachée de parler de la Passion n'est qu'apparente; elle est due au style dépouillé du kérygme auquel l'Apôtre s'en tient volontairement en parlant de la Passion. En réalité, c'est lui précisément qui commence à ouvrir la « dure écorce » des faits et des événements et à mettre en lumière les aspects les plus subjectifs et dramatiques de la Passion du Christ.

Un peu plus loin, il affirme que Dieu « a condamné le péché dans la chair » (entendons: dans la chair du Christ) (Rm 8,3), montrant ainsi, aussitôt, quels sont les vrais protagonistes de la Passion et ses termes réels: Dieu, le péché, et, entre les deux, Jésus! Jésus apparaît comme le condamné, le maudit: « *Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous* » (2 Co 5,21); le Christ est devenu lui-même « *malédiction pour nous* » (Ga 3,13).

Ces affirmations nous transportent subitement dans une tout autre dimension; elles ouvrent sur la Passion de nouveaux et vertigineux horizons, basés sur des faits et des paroles bien précis de la vie de Jésus, qui, en tant que tels, entreront ensuite dans la trame. des récits évangéliques de la Passion elle-même, bien que, au

temps de l'Apôtre, ils ne circulaient encore que sous forme orale. Il y a une Passion de l'âme du Christ qui est... l'âme de la Passion, c'est-à-dire ce qui lui confère sa valeur unique et transcendante. D'autres ont souffert les tourments corporels que le Christ a soufferts, et peut-être même de plus grands encore. En tout cas, il est certain que, du point de vue physique, les douleurs endurées par tous les hommes au long des siècles prises dans leur ensemble sont quelque chose de plus grand que celles de Jésus considérées isolément, tandis que toutes les peines et les angoisses des hommes rassemblées n'atteindront jamais la Passion de l'âme du Rédempteur; au contraire, c'est elle qui les contient, comme le tout contient la partie. « *Or c'étaient nos souffrances qu'il supportait et nos douleurs dont il était accablé* » (Is 53,4). La différence entre nos souffrances et celles du Christ, au niveau physique, n'est que quantitative, mais au niveau de l'âme elle est qualitative; on entre alors dans un autre genre de souffrance qui est celle de l'Homme-Dieu, bien que les premières souffrances aient aussi une valeur infinie, étant celles de la personne du Verbe.

Dans le passé, la piété chrétienne s'est attardée beaucoup plus sur les tourments corporels du Christ que sur ceux de son esprit, et ce, à cause de certaines données bien précises qui ont conditionné, dès les origines, le développement de la foi et de la dévotion. Contre l'hérésie des docètes qui niait la réelle corporéité et passibilité du Christ, les Pères durent insister énergiquement sur les souffrances réelles du corps du Christ; d'autre part, contre l'hérésie arienne qui niait la divinité du Christ, ils eurent à se tenir en garde pour ne pas accentuer les souffrances de son âme (telles que l'ignorance quant à la parousie, l'angoisse, la peur), car cela semblait compromettre la pleine divinité du Verbe, que l'on considérait strictement liée à l'âme et parfois même comme constituant elle-même l'âme du Christ. Ainsi, sur les aspects les plus bouleversants de la Passion s'étendit comme un voile. Ils furent expliqués par certains, par le recours à l'idée de la « concession » (*dispensatio*), ou de la pédagogie divine, selon laquelle le

Christ se préoccuperait surtout de nous montrer comment nous devons nous comporter dans des situations analogues. En Orient, où le contrecoup de l'arianisme fut le plus fortement ressenti, cette position initiale a été rarement dépassée, et la considération de la gloire de la résurrection a toujours prévalu sur celle de l'ignominie de la Passion, qui a même été exclue des représentations du Crucifié.

Aujourd'hui nous sommes en mesure de lire le Nouveau Testament d'un regard libre de ces préoccupations, et ainsi de comprendre quelque chose de nouveau au sujet de la « parole de la croix ». D'autre part, certains acquis de la pensée moderne - tels que l'idée du sujet et celle de l'existence — nous aident eux aussi en ce sens. La souffrance, en effet, est moins le fait de la nature que de la personne; elle appartient moins à l'essence qu'à l'existence. Indirectement, la psychologie des profondeurs elle-même nous vient en aide. La Passion de l'âme du Sauveur trouve son instrument d'analyse le moins inadéquat, au niveau humain, bien moins dans la physique, ou la médecine que, justement, dans la psychologie des profondeurs. Cette science récente est à même de tenter au moins de jeter un regard sur cette zone secrète de la personne que la Bible appelle « *le point de division de l'âme et de l'esprit* », « *des articulations et des moelles* » de l'être (cf. He 4,12).

D'ailleurs nous ne sommes pas les premiers, aujourd'hui, à faire cela: les saints et les mystiques - surtout ceux de l'Occident - nous ont précédés. En revivant en eux-mêmes la Passion du Christ, ils ont compris, non par voie d'analyse, mais par expérience, ce qu'a été la Passion du Sauveur et sont donc nos guides les plus sûrs dans la découverte de la douleur de Dieu, comme ils le sont - nous l'avons vu - pour la découverte de l'amour de Dieu. Ils nous aident à comprendre que si l'amour de Dieu est « un océan infini, sans fond et sans rivages », il en est de même pour sa douleur.

Il est écrit qu'à Jérusalem il y avait une piscine miraculeuse et que le premier qui s'y plongeait,

lorsque les eaux s'agitaient, était guéri. Nous devons maintenant nous jeter, en esprit, dans cette piscine, ou dans cet océan, qu'est la Passion du Christ. Dans le baptême nous avons été « *baptisés dans sa mort* », « *ensevelis avec lui* » (cf. Rm 6,3 s.): l'événement qui s'est produit une fois de manière symbolique doit maintenant se produire en réalité. Nous devons prendre un bain salutaire dans la Passion, afin d'être par elle renouvelés, retrempés, transformés. « JE M'ENSEVELIS DANS LA PASSION DU CHRIST - écrivait l'une de ces âmes mystiques que je viens d'évoquer - ET L'ESPOIR ME FUT DONNÉ QU'EN ELLE J'AURAI TROUVÉ MA LIBÉRATION » (la bienheureuse Angèle de Foligno, op. cit., p. 148). Nous avons seulement à prendre garde de ne pas nous tromper. Il est facile en effet d'en rester à un niveau humain et superficiel, en croyant au contraire avoir atteint le fond des choses. Il est facile d'envisager le passage, du niveau symbolique et rituel du baptême au niveau existentiel, de manière indolore, en sorte que le « niveau existentiel » consisterait alors dans le fait de concevoir une idée forte, ou une intense image de notre ensevelissement dans la mort avec le Christ; il consisterait dans une expérience, certes, mais une expérience détachée, une idée d'expérience, au lieu d'une expérience réelle. Comme celui qui, se trouvant devant une étendue d'eau glacée, en hiver, se sentirait pris de frissons à la seule pensée d'y tomber. Pour devenir « *conformes à Jésus dans sa mort* » (Ph 3, 10), il faut accepter de prendre nous aussi notre croix et de le suivre. Certaines formes de contagion ne se communiquent pas d'une blessure à un corps sain, mais uniquement de blessure à blessure.

Commençons donc notre « chemin de croix » à travers la Passion de l'âme du Christ, en établissant en elle trois « stations », trois pauses: une à Gethsémani, une au prétoire et une sur le Calvaire. Remplissons les énoncés « formels », ou de principe, de l'Apôtre par le contenu « réel » que nous présentent les évangiles. Refaisons à notre tour le parcours initial de la foi et de la catéchèse de l'Église, en sachant désormais que les évangiles de la Passion furent

écrits précisément pour nous montrer ce qu'il y avait derrière l'énoncé schématique du kérygme apostolique: « Il a souffert sous Ponce Pilate, est mort et a été enseveli. »

2. Jésus à Gethsémani

L'agonie de Jésus à Gethsémani est un fait attesté, dans les Évangiles, sur quatre colonnes, c'est-à-dire par les quatre évangélistes. Jean, en effet, en parle lui aussi, à sa manière, lorsqu'il met sur les lèvres de Jésus ces paroles: « *Maintenant mon âme est troublée* » (qui rappellent le « *mon âme est triste* » des synoptiques) et les paroles: « *Père, sauve-moi de cette heure* » (qui rappellent le « *que ce calice passe loin de moi* » des synoptiques) (Jn 12,27 s.). Nous en avons un écho également dans la lettre aux Hébreux, où il est dit que le Christ, aux jours de sa vie mortelle, a présenté, « *avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort* » (He 5,7). C'est chose tout à fait étonnante qu'un fait si peu « apologétique » ait trouvé une place aussi notable dans la tradition. Seul le caractère d'événement historique fortement attesté, de ce moment de la vie de Jésus, explique le relief qui lui est donné.

À Gethsémani les apôtres se trouvèrent devant un Jésus méconnaissable. Celui qui d'un seul geste faisait cesser le vent, qui chassait les démons avec autorité, qui guérissait toute infirmité, celui que les foules écoutaient des journées entières sans se lasser, le voilà maintenant réduit à un état pitoyable et c'est lui qui demande du secours. « *Jésus - est-il dit - commença à ressentir effroi et angoisse, et il dit à ses disciples: mon âme est triste à en mourir; demeurez ici et veillez* » (Mc 14,33 s.). Les verbes employés (*ademonein* et *ekthambeithai*) suggèrent l'idée d'un homme en proie à un profond désarroi, à une sorte de terreur solitaire, comme celui qui se sent retranché d'entre les humains. Jésus est seul, seul, comme celui qui se trouverait suspendu en un point perdu de l'univers où ses cris tomberaient dans le vide et où il n'y aurait

d'aucun côté le moindre point d'appui : ni au-dessus, ni au-dessous, ni à droite, ni à gauche. Les gestes que le Christ accomplit sont les gestes d'un homme qui se débat dans une angoisse mortelle : il « *s'étend à même la terre* », se lève pour aller voir ses disciples, revient s'agenouiller, puis se lève à nouveau... De ses lèvres sort la supplication : « *Abba, Père ! tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe !* » (Mc 14,36).

L'image de la coupe évoque presque toujours, dans la Bible, l'idée de la colère de Dieu contre le péché. La « *coupe du vertige* », comme l'appelle Isaïe (Is 51,22) ; dont on dit qu'elle doit être bue « *jusqu'à la lie* » par les pécheurs (Ps 75,9). L'Apocalypse parle également du « *vin de la fureur de Dieu, qui se trouve préparé, pur, dans la coupe de sa colère* » (Ap 14,10). Au commencement de la lettre, saint Paul a établi un fait qui a valeur de principe universel : « *La colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété* » (Rm 1,18). Là où il y a le péché, là ne peut que s'appliquer le jugement de Dieu contre celui-ci, sans quoi Dieu accepterait le compromis avec le péché, et la distinction entre le bien et le mal viendrait à disparaître. Or, Jésus à Gethsémani est l'impiété, toute l'impiété du monde. Il est l'homme « *fait péché* ». Le Christ est-il écrit - est mort « *pour les impies* », à leur place, pas seulement en leur faveur. Il a accepté de répondre pour tous ; il est donc le « *responsable* » de tout, le coupable devant Dieu ! C'est contre lui que « *se révèle* » la colère de Dieu et c'est cela « *boire la coupe* ». La juste compréhension de la Passion du Christ est faussée par une vision extrinsèque des choses suivant laquelle il y aurait d'un côté les hommes avec leurs péchés et de l'autre Jésus qui souffre et expie la peine de ces péchés, tout en se tenant, intact, à distance. Au contraire, le rapport entre Jésus et les péchés n'est pas un rapport à distance, indirect, ou seulement juridique, mais rapproché et réel. Les péchés, en d'autres termes, étaient sur lui, il les avait endossés, car il les avait librement « *fait siens* » : « *Lui qui - est-il écrit - a porté lui-même nos fautes dans son corps* » (1 P 1,24). Il se sentait, en quelque sorte, le péché du monde. Donnons donc, une bonne fois, un visage et un nom à

cette réalité qu'est le péché afin qu'il ne demeure pas pour nous une idée abstraite. Jésus a fait sien tout l'orgueil humain, toute la rébellion contre Dieu, toute la luxure, toute l'hypocrisie, toute l'injustice, toute la violence, tout le mensonge, toute la haine qui est chose si terrible. (Celui qui, une fois, a été investi par ce souffle de mort qu'est la haine et en a expérimenté sur lui les effets, qu'il se rappelle cet instant et il comprendra.)

Jésus entre dans la « *nuit obscure de l'esprit* » qui consiste à expérimenter, simultanément et de manière intolérable, la proximité du péché et, à cause de cela, l'éloignement de Dieu. Nous avons deux moyens objectifs pour jeter au moins un regard sur cet abîme où se trouve maintenant le Sauveur : l'un, par les paroles de l'Écriture, et spécialement des Psaumes, qui décrivent prophétiquement les souffrances du juste et qui, suivant les affirmations des apôtres et de Jésus lui-même, le concernent ; l'autre, par les expériences des saints et en particulier des mystiques, qui ont eu la grâce de revivre douloureusement la Passion du Christ. La première est une connaissance par les prophéties, l'autre par « *ses fruits* ».

En Jésus, à Gethsémani, trouvent leur pleine réalisation ces paroles d'Isaïe 53,5 : « *Écrasé à cause de nos crimes ; le châtiment qui nous rend la paix est sur lui.* » Elles se réalisent, maintenant, les paroles mystérieuses de tant de psaumes, comme celles du psaume 88 : « *Sur moi pèse ta colère, tu déverses toutes tes vagues ; sur moi ont passé tes colères, tes épouvantes m'ont réduit à rien.* » Elles suggèrent l'image d'une île, sur laquelle aurait passé l'ouragan, la laissant désolée et dévastée. Qu'advviendrait-il si tout l'univers physique, avec ses milliards et milliards de corps célestes ne prenaient appui que sur un seul point, comme une immense pyramide renversée ? Quelle pression ce point ne devrait-il pas supporter ? Eh bien, tout l'univers moral de la faute, qui n'est pas moins illimité que l'univers physique, pesait, à ce moment-là, sur l'âme de Jésus. Le Seigneur a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous (Is 53,6) ; il est l'Agneau

de Dieu « *qui porte sur lui* » le péché du monde (Jn 1,29). La véritable croix que Jésus prit sur ses épaules, qu'il porta jusqu'au Calvaire, et sur laquelle il fut enfin cloué, ce fut le péché!

Puisque Jésus porte en lui le péché, Dieu est loin; plus encore, Dieu est la cause de son plus grand tourment. Non pas dans ce sens qu'il en serait le responsable, mais parce que le simple fait qu'il existe met en lumière et rend insupportable le péché. La force d'attraction infinie qu'il y a entre le Père et le Fils est maintenant traversée par une répulsion tout aussi infinie. La souveraine sainteté de Dieu se heurte à la souveraine malice du péché, déclenchant ainsi dans l'âme du Rédempteur, une tempête indicible, comme lorsque sur les Alpes, une masse d'air froid venant du nord se heurte à une masse d'air chaud venant du sud et que l'atmosphère est bouleversée de tonnerre et d'éclairs qui font bondir les montagnes elles-mêmes. Nous étonnerons-nous encore, après cela, du cri qui sort des lèvres du Christ: « *Mon âme est triste à en mourir!* » et de sa sueur de sang? Jésus a vécu la « situation limite » au sens absolu.

Je disais que Dieu n'est pas la cause et le responsable de cette souffrance, mais en un certain sens (que nous expliquerons en parlant du Père) cela est vrai aussi, et même, c'est là l'aspect le plus profond de la Passion. « CE FUT, DANS LE CHRIST - écrit celle qui « s'ensevelit » dans la Passion - UNE DOULEUR INDICIBLE, MULTIPLE ET MYSTÉRIEUSE. LA DOULEUR LA PLUS FORTE QUE L'ON PUISSE IMAGINER ET QUE LA SAGESSE DIVINE LUI AVAIT DESTINÉE. LA VOLONTÉ DE DIEU, EN EFFET, QU'AUCUNE INTELLIGENCE NE PEUT DÉFINIR ET QUI ÉTERNELLEMENT EST CONJOINTE AVEC LE CHRIST, RÉSERVA POUR LUI LE SOMMET DE TOUTES LES DOULEURS. D'AUTANT LA VOLONTÉ DIVINE DÉPASSE EN MERVEILLE TOUTE CHOSE, D'AUTANT FUT PLUS INTENSE ET PROFONDE LA DOULEUR DU CHRIST. UNE DOULEUR EXCESSIVEMENT AIGÜE, INDESCRITIBLE, DISPENSÉE PAR LA VOLONTÉ DIVINE, SI INTENSE QU'AUCUN ESPRIT N'EST ASSEZ GRAND ET CAPABLE DE POUVOIR LE COMPRENDRE. LA VOLONTÉ DE DIEU FUT LA SOURCE ET L'ORIGINE DE TOUTES LES DOU-

LEURS QUI FURENT DANS LE CHRIST: C'EST D'ELLE QU'ELLES DÉCOULÈRENT ET EN ELLE QU'ELLES S'ACCOMPLIRENT » (la bienheureuse Angèle de Foligno, op.cit., p. 442 s.). La souffrance ne s'élève elle aussi à une puissance infinie que lorsque sa cause et sa mesure c'est Dieu, que lorsque Dieu y est impliqué, et c'est justement ce qui s'est produit dans la Passion du Christ.

3. Jésus au prétoire

De Gethsémani nous nous rendons maintenant au prétoire de Pilate. Il s'agit là d'un bref intermède entre la condamnation et l'exécution, qui, en tant que tel passe facilement inaperçu dans la lecture des récits de la Passion, alors qu'au contraire, il est dense de signification. Les Évangiles nous racontent que, lorsque Jésus eut été livré entre les mains des soldats pour être crucifié, ceux-ci l'emmenèrent à l'intérieur du palais et convoquèrent toute la cohorte pour le spectacle: « *Ils le revêtent de pourpre, puis, ayant tressé une couronne d'épines, ils la lui mettent et ils se mirent à le saluer: Salut, roi des juifs! Et ils lui frappaient dessus avec un roseau, ils lui crachaient dessus et fléchissaient les genoux devant lui pour lui rendre hommage* » (Mc 15,16-19). Ceci fait, ils lui arrachèrent la vieille guenille de pourpre, lui remirent ses vêtements et l'amènèrent dehors pour le crucifier.

Il y a un tableau d'un peintre flamand du XVI^e siècle (J. Mostaert), qui m'impressionne toujours beaucoup, surtout parce qu'il ne fait que rassembler les données des différents évangélistes sur ce moment de la Passion, en rendant ainsi la scène visible à nos regards. Jésus porte sur sa tête un faisceau d'épines fraîchement cueillies, ainsi que le montrent les feuilles vertes qui pendent encore des rameaux. Coulant de sa tête, des gouttes de sang se mêlent aux larmes qui coulent de ses yeux. Jésus pleure abondamment; mais l'on comprend immédiatement, en le regardant, qu'il ne pleure pas sur lui-même, mais sur celui qui le regarde; il pleure sur moi qui ne comprends pas encore. Lui-même, d'ailleurs, dira aux saintes femmes: « *Ne pleurez pas*

sur moi » (Lc 23,28). Il a la bouche entrouverte, comme qui a de la peine à respirer et est en proie à une angoisse mortelle. Sur ses épaules est posé un manteau pesant et élimé, qui évoque plutôt le métal que l'étoffe. En regardant plus bas nos yeux rencontrent ses poignets liés par une rude corde et à plusieurs tours; on a mis un roseau dans l'une de ses mains et dans l'autre un faisceau de verges, symbole de dérision de sa royauté. Ses mains surtout nous font frissonner en les regardant: Jésus ne peut même plus bouger un doigt; il est l'homme réduit à l'impuissance la plus totale, comme immobilisé. Lorsque je m'arrête à contempler cette image, surtout si je suis sur le point d'aller prêcher la Parole de Dieu, mon âme se remplit de confusion, car je mesure toute la distance qu'il y a entre lui et moi: moi, le serviteur, libre d'aller et venir, de faire et de défaire; lui, le Seigneur, ligoté et emprisonné. La Parole enchaînée et le messager en liberté!

Jésus au prétoire est l'image de l'homme qui a « rendu à Dieu son pouvoir ». Il a expié tout l'abus que nous avons fait et continuons à faire de notre liberté; cette liberté dont nous sommes si jaloux et qui n'est autre qu'un esclavage de nous-mêmes. Nous devons imprimer bien fort dans notre esprit cet épisode de Jésus au prétoire, car pour nous aussi le jour viendra où, dans notre corps ou dans notre esprit, nous serons réduits à cet état, soit par les hommes, soit par l'âge; et alors lui seul, Jésus, pourra nous aider à comprendre et à chanter, à travers les larmes, notre nouvelle liberté. Il y a une intimité avec le Christ qui ne s'acquiert que de cette manière: en lui étant tout proche, côte à côte, à l'heure de son ignominie et de la nôtre, en portant nous aussi « l'opprobre du Christ » (cf. He 13,13). Tant de personnes passent leur vie dans une petite voiture ou dans un lit, réduites par la maladie ou un handicap, à une immobilité semblable à celle du Christ. Jésus révèle la grandeur secrète, cachée en ces vies, si elles sont vécues en union avec lui.

4. Jésus sur la croix

Nous voici maintenant à la troisième station de ce chemin de croix à travers la Passion de l'âme du Sauveur; rendons-nous, en esprit, sur le Calvaire. Là aussi il y a une Passion visible - les clous, la soif, le vinaigre, le coup de lance -, qu'il sera bon de ne jamais perdre de vue; et il y a une Passion invisible, bien plus profonde, qui se consomme au plus intime du Christ et dans laquelle, guidés par la Parole de Dieu, nous voulons essayer de jeter maintenant un regard.

En écrivant aux Galates, saint Paul dit avoir « dépeint à leurs yeux les traits de Jésus en croix » (Ga 3,1). Quel était ce Crucifié qu'il plaçait devant les yeux et imprimait dans l'esprit des croyants des communautés qu'il avait fondées? Saint Paul nous le fait comprendre aussitôt après, dans ce même chapitre de la lettre aux Galates. Ce n'était sûrement pas un Crucifié à l'eau de rose. « *Le Christ* - dit-il - *nous a rachetés de cette malédiction de la loi, devenu lui-même malédiction pour nous, car il est écrit: Maudit soit quiconque pend au gibet* » (Ga 3,13). Paul n'a pas « mêlé les roses à la croix »! Malédiction (*katàra*) est synonyme, dans la Bible, d'abandon, de vide, de solitude, de séparation d'avec Dieu et d'exclusion de la part du peuple. Il s'agit d'une sorte d'excommunication radicale. À un certain endroit de la lettre aux Romains, en parlant de ceux de sa race, les juifs, l'Apôtre formule l'hypothèse terrifiante de devenir lui-même « *anathème, séparé du Christ, pour ses frères* » (cf. Rm 9,3). Ce qu'il a entrevu comme la suprême souffrance, sans toutefois avoir été obligé de la subir, Jésus sur la croix l'a vécu réellement, jusqu'au bout: il est devenu véritablement anathème, séparé de Dieu, pour ses frères! « *Mon Dieu, mon Dieu - a-t-il crié sur la croix - pourquoi m'as-tu abandonné?* » (Mt 27,46).

L'expérience du silence de Dieu, ressentie de manière si aiguë par l'homme moderne, nous aide elle aussi à comprendre quelque chose de nouveau sur la Passion du Christ, pourvu qu'on tienne présent que le silence de Dieu n'est pas la même chose pour l'homme de la Bible et

pour l'homme d'aujourd'hui. Si Dieu ne lui parle pas, l'homme de la Bible est « *comme celui qui descend dans la fosse* » (Ps 28,1), il est mort, car ce qui le fait vivre c'est la Parole de Dieu ; le vivant, dans la Bible est, par définition, celui à qui Dieu adresse la Parole. L'on mesure le silence de Dieu à l'intérieur même de l'intensité avec laquelle on croit en lui et on l'invoque. Ce silence ne signifie presque rien pour celui qui ne croit pas ou qui, tout en croyant, n'a recours à lui qu'avec tiédeur. Au contraire, plus grande est la confiance que l'on aura mise en lui, plus ardente la supplication, plus douloureux alors sera son silence. Nous pouvons dès lors deviner ce que dut être, pour Jésus, le silence du Père. Ses ennemis sous la croix, ne font qu'exaspérer cette douleur, en faisant du silence de Dieu la preuve que Dieu n'est pas avec lui : « *Il a compté sur Dieu - se disent-ils entre eux, de manière qu'il entende - que Dieu le délivre maintenant, s'il s'intéresse à lui* » (Mt 27,43). Marie aussi, sous la croix, sait ce qu'est le silence de Dieu. Personne plus qu'elle ne pourrait faire sienne l'exclamation d'un Père, au souvenir d'un moment de féroce persécution pour l'Église : « Comme ce fut dur, ô Dieu, de supporter, ce jour-là, ton silence ! »

Jésus, sur la croix, a expérimenté jusqu'au bout la conséquence fondamentale du péché, qui est la perte de Dieu. Il est devenu le sans-Dieu, l'athée - non d'un athéisme coupable, mais d'un athéisme de peine - et ce, pour expier tout l'athéisme coupable qu'il y a dans le monde et en chacun de nous, sous forme de rébellion contre Dieu, d'indifférence à l'égard de Dieu. Vraiment, « *le châtiment qui nous rend la paix est sur lui* ». Jésus a expérimenté en lui-même, mystérieusement - disent certains docteurs de l'Église et certains mystiques - la peine des damnés qui consiste dans la privation de Dieu, dans la découverte soudaine que Dieu est tout, que sans lui il est impossible aussi bien de vivre que de mourir et qu'on l'a perdu pour toujours. Une sainte qui a revécu cette peine dit que dans cet état l'on ne peut même pas avoir recours à Dieu, « CAR ON SE SAIT ÊTRE DANS UN LIEU DE JUSTICE, NON DE PITIÉ ». « TOUTES LES PEINES - dit cette

même sainte - NE SONT RIEN COMPARÉES À CELLE-CI. IL SUFFIT DE DIRE QUE CES ÂMES SONT PRIVÉES DE DIEU. L'ENFER N'EST QUE LA PERTE DU SOUVERAIN BIEN » (sainte Véronique Giuliani, Journal du 16.7.1697).

Ce que Jésus a éprouvé, lorsqu'il fut cloué à la croix et dans les heures qui suivirent, nous pouvons le savoir, dans une certaine mesure par ceux auxquels il a accordé de porter ses propres stigmates, gravés dans leur chair ou dans leur cœur. Nous sommes facilement portés à considérer les stigmates que certains saints ont reçus, comme des signes de la bienveillance de Dieu, comme un privilège singulier et une sorte de trophée de gloire, et ils le sont ; mais celui qui les reçoit les expérimente pour ce qu'ils furent en réalité pour le Christ, lorsqu'il les reçut sur le Calvaire, c'est-à-dire comme le signe du terrible jugement de Dieu contre le péché, comme une véritable « transfixion » à cause de nos crimes. Je me souviendrai toujours de l'impression que j'éprouvai en lisant, dans le petit chœur de San Giovanni Rotondo où elle se trouve exposée, la relation par laquelle P. Pio de Pietrelcina décrivait à son Père spirituel l'événement des stigmates qui s'était produit précisément en ce lieu. Il terminait cette relation en faisant siennes les paroles du psaume qui dit : « *Seigneur, ne me châtie pas dans ton courroux, ne me reprends pas dans ta fureur* » (Ps 38,2). Et on devine en quel esprit il devait réciter la suite de ce psaume où il est dit : « *En moi tes flèches ont pénétré, sur moi ta main s'est abattue ; rien d'intact en ma chair sous ta colère... Brisé, écrasé, à bout, je rugis, tant gronde mon cœur...* » En lisant ce texte on perçoit quelque chose du drame du Calvaire, on s'écarte d'une vision superficielle de l'événement ; on entrevoit ce qu'il y a derrière ces paroles du psalmiste que nous venons d'évoquer : « *Tes épouvantes m'ont réduit à rien* » et comment elles s'appliquent au Christ.

Tout cela était nécessaire « *pour que fût détruit ce corps de péché* » (Rm 6,6) et pour qu'en échange de la malédiction vienne sur nous la bénédiction (cf. Ga 3,13). Dès les temps les plus anciens, les Pères ont appliqué au Christ sur la croix

l'image biblique des eaux « amères » de Mara qui se transformèrent en eaux douces, au contact du bois que Moïse y jeta (cf. Ex 15,23 s.). Le Christ, sur le bois de la croix, a bu lui-même les eaux amères du péché et les a transformées en eaux douces de la grâce. Il a transformé l'immense « non » des hommes à Dieu, en un « oui », en un « Amen », encore plus immense, si bien que désormais « c'est par lui que nous disons notre « Amen » à la gloire de Dieu » (cf. 2 Co 1,20). Mais ce que tout cela a coûté à l'âme humaine du Sauveur, personne ne pourra jamais ni le savoir ni le décrire. Personne ne connaît la Passion du Fils sinon le Père...

Maintenant arrêtons-nous un instant sous la croix, pour embrasser, d'un seul regard, toute la Passion de l'âme du Christ et voir la nouveauté qui, à travers celle-ci, s'est accomplie dans le monde. Jésus dans sa Passion a réalisé le grand « *mystère de la piété* » (1 Tm 3,16) : par sa *eusebia*, ou piété, il a renversé l'*asebia*, l'impiété, créant ainsi la nouvelle situation des hommes devant Dieu, ce que nous appelons le salut.

Après le péché, la grandeur d'une créature devant Dieu consiste à porter sur soi, du péché lui-même, le moins possible de faute et le plus possible de peine. En d'autres termes, elle consiste à être « agneau », c'est-à-dire victime, et à être « immaculé », c'est-à-dire innocent. Elle consiste moins dans l'une ou l'autre de ces deux choses séparément - l'innocence ou la souffrance - que dans la synthèse et dans la présence simultanée des deux, dans la même personne. La valeur suprême est donc la souffrance des innocents. Au sommet de cette nouvelle échelle de grandeurs, se tient, solitaire, Jésus de Nazareth, celui que l'Écriture décrit, précisément, comme « *l'Agneau sans tache* » (cf. 1 P 1, 19). Il a, en effet, sans avoir commis aucune faute, porté toute la peine du péché : « *Lui qui n'a pas commis de faute..., a porté lui-même nos fautes* » (1 P 2, 22.24) ; celui qui n'avait pas « *connu le péché* », Dieu l'a traité comme péché (cf. 2 Co 5,21).

Dire que Jésus a pris sur lui la peine du péché ne veut pas dire qu'il a pris sur lui seulement le

châtiment, mais qu'il a pris aussi quelque chose de beaucoup plus terrible et qui est l'imputation de la faute elle-même. Il a pris sur lui la faute, sans l'avoir commise. Pour percevoir quelque chose de ce nouvel ordre de grandeur devant Dieu, il ne faut pas s'arrêter aux paroles et aux images par lesquelles nous l'exprimons, mais au contraire essayer de réaliser intérieurement l'expérience que cela suppose. L'homme est fait pour l'innocence ; la faute est ce qui lui répugne plus que tout, plus encore que la souffrance elle-même. Personne ne veut être coupable ; si parfois quelqu'un se vante de ses fautes, c'est qu'en réalité il a précédemment inversé, pour son propre compte, les valeurs, ou qu'il a trouvé d'autres justifications, si bien que, ce que les autres considèrent comme une faute, lui le considère comme un mérite. Nous avons tous, en quelque mesure, fait l'expérience amère d'avoir été inculpés, et peut-être précisément aux yeux de la personne à l'estime et à l'affection de laquelle nous tenions le plus, et nous avons su alors ce que cela provoque au fond du cœur. Nous constatons chaque jour combien il est dur d'avouer ouvertement une faute, même légère, même réelle, sans essayer de nous défendre. Nous pouvons alors comprendre l'abîme qui se cache dans le fait que Jésus ait été « inculpé » auprès de son Père, de chaque péché qui existe dans le monde. Jésus a expérimenté, à un degré suprême, la plus terrible, la plus radicale et universelle cause de souffrance humaine : le sentiment de culpabilité. C'est pourquoi cette souffrance aussi est rachetée, en sa racine ; et il se peut que certaines âmes, appelées à une union particulière avec l'Époux divin, soient intimement dévorées avec lui, de longues années durant, par cette sorte de martyre qui consiste à se sentir coupable de tout, jusqu'au jour où, libérées par la puissance de Dieu, elles se sentent enfin toutes célestes et angéliques, sans rapport aucun désormais avec le péché, libres et innocentes de l'innocence même du Fils de Dieu.

Ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est donc pas la souffrance juste, mais la « *souffrance injuste* », comme l'appelle la première lettre de

Pierre (cf. 1 P 2,19). Elle est si grande et si précieuse parce que seule elle s'approche de la manière dont Dieu souffre. Dieu seul, s'il souffre, ne peut que souffrir en innocent et donc injustement. Tous les hommes lorsqu'ils souffrent doivent dire comme le bon larron sur la croix : « *Pour nous, c'est justice* » ; de Jésus seul on doit dire, au sens absolu, ce que dit encore le bon larron : « *Lui n'a rien fait de mal* » (cf. Lc 23,41).

C'est là également la principale différence que la lettre aux Hébreux perçoit entre le sacrifice du Christ et celui de tout autre prêtre : Jésus n'est pas dans la nécessité « *d'offrir des victimes d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple* » (He 7,27). Quand celui qui souffre n'a pas de péchés personnels à expier, sa souffrance se traduit en pure puissance d'expiation ; ne portant pas en lui la triste marque du péché, le timbre de cette souffrance est plus pur et sa voix « *plus éloquente* ». Telle avait été autrefois - mais ce n'était qu'une pâle figure - la voix du sang d'Abel (cf. Gn 4,10 ; He 12,24). Ce qui aux yeux du monde est le plus grand et insurmontable scandale - la douleur des innocents -, est, devant Dieu, la plus grande sagesse et justice. C'est un mystère, mais c'est ainsi, et à ce propos Dieu semble nous répéter ce que dit Jésus dans l'Évangile : « *Que celui qui peut comprendre comprenne !* »

5. « Pour nous »

La méditation de la Passion ne peut se limiter à une reconstruction objective et historique de l'événement, aussi intériorisée que puisse être cette reconstruction, ainsi que nous avons essayé de le faire jusqu'ici. Ce serait s'arrêter à mi-chemin. Le kérygme, ou annonce, de la Passion, même dans ses formulations les plus brèves, est toujours composé de deux éléments : un fait : « il a souffert », « il est mort », et la motivation du fait lui-même : « pour nous », « pour nos péchés ». Il a été mis à mort - dit l'Apôtre - « *pour nos péchés* » (Rm 4,25) ; il est mort « *pour des impies* », il est mort « *pour nous* » (Rm 5,6.8). C'est toujours ainsi. Ce second point n'a cessé d'af-

fleurer çà et là tout au long des réflexions précédentes, mais c'était comme au passage. Le moment est venu maintenant de le mettre en pleine lumière et de concentrer sur lui notre attention. La Passion nous demeure inévitablement étrangère, jusqu'à ce que, à travers cette petite porte très étroite du « pour nous », nous pénétrions à l'intérieur, car ne connaît véritablement la Passion que celui qui reconnaît qu'elle est son œuvre. Sans cela nous ne faisons que divaguer.

Si le Christ est mort « pour moi » et « pour mes péchés », cela veut dire alors - en retournant simplement la phrase à l'actif que j'ai tué Jésus de Nazareth, que mes péchés l'ont écrasé. C'est ce que Pierre proclame avec force à ses trois mille auditeurs, le jour de la Pentecôte : « *Jésus de Nazareth vous l'avez fait mourir !* » ; « *Vous avez chargé le Saint et le Juste !* » (cf. Ac 2,23 ; 3,14). Saint Pierre devait bien savoir que ces trois mille hommes, et les autres auxquels il adresse la même accusation, n'étaient pas tous présents sur le Calvaire, en train d'enfoncer matériellement les clous, ni devant Pilate, lui demandant que Jésus fût crucifié. Et pourtant, par trois fois il répète cette terrible parole, et les auditeurs, sous l'action de l'Esprit Saint, reconnaissent qu'elle est vraie également pour eux, puisqu'il est écrit qu'« ils eurent le cœur transpercé, et ils dirent à Pierre et aux apôtres : « *Frères, que devons-nous faire ?* » (Ac 2,37).

Ceci jette une lumière nouvelle sur ce que nous avons jusqu'ici médité. À Gethsémani c'était aussi mon péché - ce péché que je connais - qui pesait sur le cœur de Jésus ; au prétoire c'était aussi l'abus que j'ai fait de ma liberté qui le tenait ligoté ; sur la croix c'était aussi mon athéisme qu'il expiait. Jésus le savait, du moins en tant que Dieu, et peut-être y avait-il même quelqu'un qui, à ce moment-là, le lui mettait devant les yeux, dans la tentative désespérée de l'arrêter et de le faire se désister. Il est écrit que, après les tentations au désert, Satan s'éloigna de lui jusqu'au moment favorable (cf. Lc 4,12) et on sait que pour l'évangéliste ce « moment favorable » c'est le temps de la Passion, « l'heure

des ténèbres », comme l'appelle Jésus lui-même au moment de son arrestation (cf. Lc 22,53). « *Il vient, le Prince de ce monde* », dit Jésus en sortant du cénacle pour se diriger vers sa Passion (cf. Jn 14,30 s.). Au désert le tentateur lui montra tous les royaumes de la terre, ici il lui montre toutes les générations de l'histoire, y compris la nôtre, et lui crie dans son cœur : Regarde, regarde, pour qui tu souffres ! Regarde le grand cas qu'ils feront de toute ta souffrance ! Ils continueront à pécher comme toujours, sans se faire aucun souci. Tout est inutile ! Et il est certain, hélas, que je suis là, moi aussi, dans cette foule qui ne se fait aucun souci, moi qui suis capable même d'écrire ces choses sur sa Passion tout en demeurant impassible alors qu'il ne faudrait en parler que dans les larmes. J'entends résonner dans mes oreilles les paroles et les notes de ce negro spiritual, plein de foi, qui dit : « ÉTAIS-TU LÀ, ÉTAIS-TU LÀ, LORSQU'ILS CRUCIFIÈRENT LE SEIGNEUR ? », et dans mon cœur je suis obligé de répondre à chaque fois : Oui, j'y étais moi aussi, j'y étais moi aussi, lorsqu'ils crucifièrent le Seigneur ! Et vraie est aussi la suite de ce chant : « IL Y AURAIT PARFOIS DE QUOI TREMBLER, DE QUOI TREMBLER, DE QUOI TREMBLER ENCORE. »

Il faut que dans la vie de tout homme se produise un jour une sorte de tremblement de terre, et que dans son cœur se passe quelque chose de ce qui advint, par manière d'admonition, dans la nature au moment de la mort du Christ, lorsque le voile du Temple se déchira de haut en bas, que les rochers se brisèrent et que les tombeaux s'ouvrirent. Il faut que la sainte crainte de Dieu fasse éclater, une bonne fois, notre cœur altier et, malgré tout, sûr de lui-même. Tous les « pieux » qui assistèrent à la Passion nous donnent l'exemple et nous stimulent en ce sens : le bon larron en criant : « *Souviens-toi de moi !* », le centurion en glorifiant Dieu, les foules en se frappant la poitrine (cf. Lc 23,39 s.). Il y a eu, dans l'Église, quelqu'un qui a fait l'expérience de ce tremblement de terre spirituel et peut nous aider à comprendre en quoi il consiste : « AU MÊME MOMENT, JE ME VIS TOUTE PLONGÉE EN DU SANG, ET MON ESPRIT CONVAINCU QUE CE SANG ÉTAIT LE SANG DU FILS DE

DIEU, DE L'EFFUSION DUQUEL J'ÉTAIS COUPABLE PAR TOUS LES PÉCHÉS QUI M'ÉTAIENT REPRÉSENTÉS, ET QUE CE SANG PRÉCIEUX AVAIT ÉTÉ RÉPANDU POUR MON SALUT. SI LA BONTÉ DE DIEU NE M'EÛT SOUTENUE, JE CROIS QUE JE FUSSE MORTE DE FRAYEUR, TANT LA VUE DU PÉCHÉ, POUR PETIT QU'IL PUISSE ÊTRE, EST HORRIBLE ET ÉPOUVANTABLE. IL N'Y A LANGUE HUMAINE QUI LE PUISSE EXPRIMER. MAIS DE VOIR UN DIEU D'UNE INFINIE BONTÉ ET PURETÉ, OFFENSÉ PAR UN VERMISSEAU DE TERRE, SURPASSE L'HORREUR MÊME. ENFIN IL NE SE PEUT DIRE CE QUE L'ÂME CONÇOIT EN CE PRODIGE. MAIS DE VOIR OUTRE CELA QUE PERSONNELLEMENT ON EST COUPABLE, ET QUE QUAND ON EÛT ÉTÉ SEULE QUI EÛT PÉCHÉ, LE FILS DE DIEU AURAIT FAIT CE QU'IL A FAIT POUR TOUS, C'EST CE QUI CONSUME ET COMME ANÉANTIT L'ÂME » (la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Rel. autobiographique de 1654).

L'apôtre saint Pierre lui-même a fait une expérience semblable, et s'il put crier ces terribles paroles aux foules, c'est parce qu'il les avait d'abord criées contre lui-même : « Toi, toi, tu as renié le Juste et le Saint ! » « *Alors - lisons-nous à un certain endroit du récit de la Passion - le Seigneur, se retournant, fixa son regard sur Pierre. Et sortant dehors, il pleura amèrement* » (Lc 22,61 s.). Le regard de Jésus le transperça de part en part et le retourna. Ces paroles de Luc me font penser à une scène. Imagine deux prisonniers dans un camp de concentration. L'un des deux, c'est toi, a tenté de fuir, en sachant que cela entraînerait la peine de mort. Ton compagnon est inculpé, à ta place, en ta présence, et il se tait ; il est torturé en ta présence, et il se tait. Tandis qu'on l'amène enfin au lieu de l'exécution, un instant seulement, il se retourne et te regarde en silence, sans l'ombre d'un reproche. Revenu chez toi, pourras-tu jamais être comme avant ? Pourras-tu jamais oublier ce regard ? Combien de fois, en entendant parler ou en parlant moi-même de la Passion du Christ, ou en regardant l'image évoquée plus haut de Jésus au prétoire, je me suis répété presque en colère avec en moi-même ce vers célèbre l'Enfer de Dante Alighieri : « SI TU NE PLEURES PAS, DE QUOI PLEURERAS-TU ? »

L'équivoque vient de ce que nous considérons inconsciemment la Passion comme un événement survenu il y a deux mille ans et clos à jamais. Peut-on s'émouvoir et pleurer pour un événement survenu il y a deux mille ans ? La souffrance agit sur nous par sa présence, non par son souvenir. La Passion du Christ ne peut se contempler qu'en nos contemporains. Or, des maîtres de la pensée ont écrit que « LA PASSION DU CHRIST SE PROLONGE JUSQU'À LA FIN DES SIÈCLES » (saint Léon le Grand, Sermon 70,5 ; PL 54,383) et que « LE CHRIST SERA EN AGONIE JUSQU'À LA FIN DU MONDE » (Pascal, Pensées, nr. 553 Br.). Innombrables sont les âmes qui, même de nos jours, sentent qu'il souffre encore, qu'il sera sur la croix, tant que dans le monde il y aura le péché et, d'ailleurs, l'Écriture elle-même dit que ceux qui pèchent « crucifient pour leur compte le Fils de Dieu et le bafouent publiquement » (He 6,6). Un jour que j'étais tout absorbé dans mes réflexions concernant le Christ tel qu'il est maintenant, en réalité, en tant que ressuscité, au-delà des catégories par lesquelles nous pouvons le représenter, on me remit un crucifix horriblement profané et défiguré, et au-dedans de moi une voix me dit, me laissant sans paroles : « Voilà comment je suis en réalité ! »

Tout cela est vérité, et non simple manière de parler. Dans l'Esprit, Jésus est encore maintenant à Gethsémani, au prétoire, sur la croix, et non seulement en son corps mystique - ceux qui souffrent, qu'on emprisonne ou que l'on tue - mais, d'une manière que nous ne pouvons expliquer, même en sa personne. Ceci est vrai, non pas « malgré » la résurrection, mais, au contraire, précisément « à cause » de la résurrection qui a fait du Crucifié le « *Vivant pour les siècles* ». L'Apocalypse nous présente l'Agneau dans le ciel « *debout* », c'est-à-dire ressuscité et vivant, mais « *comme immolé* » (cf. Ap 5,6).

Grâce à son Esprit qu'il nous a donné, nous devenons contemporains du Christ, sa Passion a lieu « aujourd'hui », comme dit la liturgie. Quand nous contemplons la Passion, nous sommes dans la situation d'un fils qui, après de longues années, subitement voit reparaître son

père, lequel, par sa faute à lui, fut un jour condamné, déporté au loin et soumis à toutes sortes de mauvais traitements, et qui maintenant se tient devant lui, en silence, portant sur son corps, visibles, les marques des mauvais traitements subis. Il est vrai que maintenant tout est terminé, que le père est revenu à la maison, que la souffrance n'a plus de pouvoir sur lui, mais, est-ce que le fils va rester insensible à cause de cela ? N'éclatera-t-il pas plutôt en sanglots, se jetant aux pieds de son père, maintenant qu'il voit, enfin, de ses propres yeux, ce qu'il a fait ? Dans l'Évangile de Jean nous lisons : « *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé* » (Jn 19,37) et la prophétie qu'il cite continue en disant : « *Ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique ; ils le pleureront comme on pleure un premier-né* » (Za 12,10). Toute la méditation de la Passion, qui a rempli l'histoire de l'Église et fait tant de saints a ici son fondement ; elle est l'accomplissement de cette prophétie. S'est-elle réalisée quelquefois, dans ma vie, cette prophétie ? ou bien attend-elle encore de s'accomplir ? Ai-je jamais regardé celui que j'ai transpercé ?

Il est temps que se réalise dans notre vie aussi ce « *être baptisé dans la mort du Christ* », il est temps que tombe de nos épaules quelque chose du vieil homme, qu'il se détache et reste enseveli pour toujours dans la Passion du Christ. Le vieil homme avec ses désirs charnels doit être « *crucifié avec le Christ* ». Quelque chose de plus fort est survenu, l'effrayant mortellement et l'obligeant à lâcher (comme il arrive lors d'un électrochoc) toutes ses « fixations » et toutes ses vanités. Saint Paul raconte son expérience à cet égard : « *Je suis crucifié avec le Christ* - écrit-il - *et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* » (Ga 2,20). Ce n'est plus moi qui vis, c'est-à-dire mon « moi » ne vit plus. Est-ce que Paul n'avait plus de pulsions ou de tentations du vieil homme ? Était-il désormais dans la paix eschatologique, exempt de luttes ? Non, puisqu'il avoue lui-même sa lutte intérieure entre la loi de la chair et celle de l'Esprit (cf. Rm 7,14 s.) et d'ailleurs nous pouvons le voir nous-mêmes en lisant ses lettres. Mais il s'était passé

quelque chose d'irréversible grâce à quoi il peut dire que son « moi » ne « vit » plus. Désormais la cause de son « moi » est perdante ; il a accepté librement de perdre son « moi », de se renier lui-même ; aussi, même si le « moi » vit et a encore des soubresauts, il est pourtant vaincu désormais. Ce qui compte pour Dieu à ce niveau, c'est le vouloir, car cela concerne précisément la volonté. Voilà ce que nous devons faire nous aussi pour être « crucifiés avec le Christ ».

Le fruit de la méditation de la Passion est donc de mettre à mort le vieil homme et de faire naître l'homme nouveau qui vit selon Dieu ; mais ce second effet, marcher « en nouveauté de vie » est plus directement lié à la résurrection du Christ ; aussi c'est premièrement la mort du vieil homme qui est le fruit de cette méditation. En elle s'opère cet « arrêt » et cette « inversion de tendance » dont la sépulture baptismale était le symbole. « LA RÉGÉNÉRATION - écrit saint Basile - EST LE PRINCIPE D'UNE NOUVELLE VIE. MAIS POUR COMMENCER CETTE SECONDE VIE IL FAUT BIEN METTRE UN TERME À LA PREMIÈRE. DE MÊME QUE, DANS LA « DOUBLE COURSE » DU STADE, UN TEMPS D'ARRÊT, UN LÉGER REPOS, SÉPARE L'ALLER DU RETOUR, DE MÊME, LORSQU'ON CHANGE DE VIE, IL A PARU NÉCESSAIRE QU'UNE MORT INTERVÎNT POUR METTRE FIN À LA VIE QUI PRÉCÈDE ET COMMENCER CELLE QUI SUIVRA » (Sur le Saint-Esprit, XV, 35 ; PG 32,129).

6. « Pour moi, non, jamais d'autre titre de gloire »

Après avoir passé à travers un nouveau baptême dans la mort du Christ, baptême fait de désir et de détermination, nous voyons la croix et la mort du Christ changer complètement de signification : de chef d'accusation et de motif d'épouvante et de tristesse qu'elles étaient, les voilà transformées en motif de joie et de sécurité. « Il n'y a donc plus maintenant de condamnation - s'écrit l'Apôtre - pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Rm 8,1) : la condamnation a épuisé sur lui sa force et donc cède la place à la bienveillance et au pardon.

La croix apparaît maintenant comme « l'honneur », comme la « gloire », c'est-à-dire, dans le langage paulinien, comme une jubilante sécurité, accompagnée d'une gratitude émue, jusqu'à laquelle l'homme s'élève dans la foi et qui s'exprime dans la louange et l'action de grâces : « Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ » (Ga 6,14). Comment peut-on se glorifier d'une chose qui ne nous appartient pas ? C'est que maintenant la Passion est devenue « nôtre ». Le « pour moi », de complément de cause qu'il était est devenu complément de terme, ou de faveur. Si auparavant il signifiait « par ma faute » (*dia, propter*, comme nous lisons dans les textes), maintenant, après avoir humblement reconnu la faute et l'avoir avouée, cela veut dire « à mon avantage » (*hyper, pro*, comme nous lisons d'autres fois dans les textes). Il est écrit que celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a traité comme péché en notre faveur, afin que nous puissions devenir justice de Dieu (2 Co 5,21). C'est là la justice dont parlait l'Apôtre lorsqu'il disait : « Mais maintenant, la justice de Dieu s'est manifestée » (Rm 3,21). Voilà ce qui a créé - et ne cesse de créer - la possibilité de faire ce « coup d'audace » évoqué plus haut. Lorsqu'en effet à la Passion du Christ s'ajoute, de notre côté, la foi, nous devenons effectivement les justes de Dieu, ses saints, ses bien-aimés. Dieu devient pour nous, comme il l'avait prêté : « Yahvé-notre-justice » (Jr 23,6).

Maintenant nous pouvons nous ouvrir sans crainte à cette dimension joyeuse et pneumatique de la croix, où celle-ci ne paraît plus « folie et scandale », mais, au contraire, « puissance de Dieu et sagesse de Dieu ». Nous pouvons en faire le motif de notre inébranlable certitude, la preuve suprême de l'amour de Dieu pour nous, le sujet inépuisable à annoncer ; nous pouvons dire nous aussi avec l'Apôtre : « Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ ».

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.